

Dislocation du héros *A Perfect World* de Clint Eastwood

Gabriel Landry

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23001ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Landry, G. (1994). Compte rendu de [Dislocation du héros / *A Perfect World* de Clint Eastwood]. *24 images*, (71), 66–66.

DISLOCATION DU HÉROS

par Gabriel Landry

Le dernier film de Clint Eastwood est une fable, qui raconte les aventures buissonnières d'un gamin innocent et de son kidnappeur au cœur tendre. Sous le couvert d'une histoire conventionnelle de poursuivants et de poursuivis, le réalisateur de *Josey Wales* donne des coups de griffe aux tableaux de l'héroïsme légendaire et met en scène une Amérique au rêve désintégré. Mais aussi la vie, la vie privée d'innocence.

Flic sans envergure, alcoolique dupé, le héros eastwoodien titubait déjà passablement dans *The Gauntlet*, malgré sa régénération finale. Il sombrait dans le ridicule, s'effritait par la caricature dans *Bronco Billy*. S'essouffait, littéralement, jusqu'à l'aliénation puis la mort dans le résolument phthisique *Honky Tonk Man*. Le «palé rider» n'était plus que la figure spectrale d'un genre ancien, et quant au triste cavalier d'*Unforgiven*, il avait autant de mal à remonter en selle qu'à en finir avec ses démons intérieurs.

À force de le voir déglisser sa propre image un peu plus de film en film, on en était presque venu à craindre que cette entreprise de démolition furieuse ne se retourne contre Clint Eastwood. De toutes façons, après la raclée d'*Unforgiven*, sombre mise en scène du corps décati, on pensait que ce pourfendeur de lui-même avait mené à terme son travail masochiste, ou qu'il n'avait plus de mine à son stylo corrosif. C'était sous-estimer le gaillard. Certes, l'alter ego défaillant du réalisateur s'effaçant cette fois derrière un singulier duo d'acteurs, *A Perfect World* paraît procéder avec moins d'acharnement, dirait-on, à cette érosion par Clint Eastwood de sa propre légende (qui est aussi une dislocation du héros selon Eastwood: le bon garçon qui danse avec les loups lui-même



Butch Haynes (Kevin Costner) et Philip Perry (T.J. Lowther).

n'y échappe pas). Mais cet effacement fait à peine illusion: Clint continue d'effriter son mythe en se bâillonnant. Le chef de police (le «ranger» Red Garnett) qu'il campe cette fois n'est pas le moins impuissant de ses personnages: complètement dépassé par les événements (il confesse son incapacité dans la scène finale: «moi, je ne sais rien»), ligoté (ici, même plus besoin de cordes — comme dans *Tightrope*), coincé dans sa coquille rutilante sous le soleil texan, c'est l'anti-héros, le vétéran dont le savoir-faire est empêché. Pire: le personnage du vieux «ranger» est mis à l'écart, on ne le voit pas beaucoup (c'est au profit de Kevin Costner: d'ailleurs Eastwood et lui ne doivent guère figurer dans un même plan plus de cinq secondes), et il ne nous apparaît qu'en homme paralysé. Cet immobilisme (au sens figuré) auquel il contraindrait son personnage n'est pas un fait nouveau chez Eastwood, mais il reçoit ici un traitement inusité du fait que le réalisateur l'impose (au sens propre) dans un type de cinéma, le film-poursuite, qui ne s'y prêtait guère. Le shérif Garnett ne bouge pas, sauf dans la scène finale, mais c'est peine perdue. Eastwood déjoue ainsi les impératifs d'un autre genre cinématographique, après avoir fait bouger à sa façon le western et le thriller, voire le film exotique avec le bouillonnant *White Hunter, Black Heart*.

Mais l'essentiel n'est pas là, car cette chasse à l'homme n'est qu'un prétexte. Prétexte à mettre en scène par le biais du

road movie la cavale d'un Butch (Kevin Costner) et de son Kid(nappé), l'irrésistible T. J. Lowther, drôle de gamin. Pari tenu: passer par *Édipe* sans que ça soit trop complexe. Une enfance similaire, c'est-à-dire marquée par l'absence du père, rapproche le bagnard évadé et son jeune otage. C'est la complicité de l'un et de l'autre, scellée «on the road» et à laquelle on croit tout de suite, qui dévêt à moitié le titre de sa grinçante ironie et donne à ce dix-septième film d'Eastwood sa couleur particulière, mélange d'amertume, de tendresse et de foudroyant pessimisme.

Car le sombre, le tragique l'emporte encore une fois. On sent dès les premiers moments qu'au bout de cette balade ensoleillée attend l'inéluctable. L'inéluctable, c'est un maître-flingueur du FBI, pourvoyeur d'éternel repos, qui fait son travail parfaitement et qui ne laisse pas courir les lièvres en liberté dans la nature américaine. Butch va finir étendu sur l'herbe. Une herbe très verte, d'un vert espérance. Les Don Quichotte mandatés devront ravalier leur tentative de bien faire les choses, car ce monde n'est pas parfait. «Dans un monde parfait, cette situation n'existerait pas»; c'est Laura Dern, la criminologue assistante du shérif, qui le dit.

En plus de confirmer ses options esthétiques (qui se résument en deux mots: classicisme maîtrisé), *A Perfect World* contient toutes les obsessions d'Eastwood: fragilité de la liberté et de l'individu; anéantissement de l'humain par la violence; nécessité de l'action et difficulté de l'héroïsme (ainsi Butch cherchant à retrouver ultimement un peu de sa dignité perdue; ainsi Philip, le gamin, devant tirer sur Butch ou s'affublant de son costume d'Halloween — mais il ne suffit pas de mettre un masque pour échapper à ses tourments). Le tout sur fond de même Amérique, continent déserté par ses rêves fondateurs. On est en 1963, au Texas. Kennedy s'en vient à Dallas. ■

A PERFECT WORLD

États-Unis 1993. Ré.: Clint Eastwood. Scé.: John Lee Hancock. Ph.: Jack N. Green. Mont.: Joel Cox. Mus.: Lennie Niehaus. Int.: Kevin Costner, Clint Eastwood, Laura Dern, T.J. Lowther, Keith Szarabjka. 138 minutes. Couleur. Dist.: Warner.